



IDÉES « Dans ma jeunesse, c'était "pas cool d'être allemand". Maintenant, c'est tout le contraire ! »

PAR MATTHIAS MATUSSEK

Comment peut-on être persan ? » s'interrogeait votre grand Montesquieu avec la ferme intention de faire le portrait des Français en contournant la censure royale. « Comment peut-on être allemand ? » Au regard de notre dérive hitlérienne, cette question nous a longtemps posé problème. S'il fallait définir de façon grammaticale ce que nous avons vécu au cours du dernier demi-siècle, je le résumerais sous le terme de « passé compliqué ». Il nous a fallu accomplir notre réconciliation avec la France, assister à la chute du communisme, réussir notre réunification et franchir le cap du XXI^e siècle pour pouvoir enfin nous regarder en face. Il ne s'agit nullement d'une rédemption – à jamais impossible –, mais de l'histoire humaine qui se poursuit. Si Heinrich Heine vivait aujourd'hui en Allemagne, il se sentirait bien dans cette grande nation pacifique et prospère, au cœur de l'Europe, où règne liberté de pensée, de parole et d'action. Ce que Heine disait de l'attachement à la patrie me paraît lumineux : lorsque le poète de la Lorelei s'est vu loin de chez lui, la flamme de cet amour-là s'est ranimée.

Or figurez-vous qu'il m'est arrivé quasiment la même aventure, mais avec quelques détails assez piquants. C'était à Londres, j'étais installé depuis à peine deux semaines, et voilà que je me retrouvai dans l'assemblée très *select* d'un dîner, à côté d'Antonia Byatt, romancière ayant récemment reçu ses titres de noblesse. On servait de l'agneau dans des plats d'argent, sous les portraits des princes... J'avais levé mon verre en l'honneur de la dame sans me laisser rebuter par son air grincheux, quand elle me demanda à brûle-pourpoint ce que je pensais du projet de Constitution européenne. Je faillis avaler de travers : j'avais beau avoir de la révérence pour le pavé concocté par le président Giscard d'Estaing, j'étais comme tout le monde, je ne l'avais pas lu. J'improvisai quelques phrases positives sur les principes fondamentaux qui devaient cimenter les peuples, puis bottai en touche en demandant à lady Antonia ce qu'elle en pensait elle-même. Elle se figea – à elle d'être surprise – et nasilla avec morgue : « Vous savez, nous autres, Britanniques, nous n'avons pas besoin de Constitution, nous sommes la plus ancienne démocratie de la planète. » Elle ajouta : « Pour de jeunes nations comme la vôtre, les Allemands, les Constitutions peuvent cependant être très utiles. » En clair : vous êtes des barbares, vous venez à peine de poser vos massues, vous n'avez pas de culture, il faut vous serrer la vis...

Je m'entendis lui rétorquer : « Très chère madame, notre pays a accordé le droit de vote aux femmes bien plus tôt que chez vous, ce que je peux d'ailleurs comprendre lorsque je vous regarde... Et pour ce qui est des Constitutions, quelques règles ne feraient vraiment pas de mal à votre petite île, avec ses hôpitaux crasseux et ses trains qui déraillent... » Je m'entendis, c'est sûr, mais bien plus tard, car je ne dis rien de tout cela. Sur le moment, par courtoisie autant que par consternation, j'étais resté sans voix.

Cette dame avait-elle raison ? Venions-nous seulement de sortir de notre forêt de chênes ? Dans ma tête défila une cohorte de grands Allemands ; nous, les héritiers des Romains ! Arminius, Charlemagne, saint Boniface, Barberousse, Gutenberg, Frédéric II, Goethe, Beethoven, Heine ; et, tout près de nous, Sloterdijk pour la philosophie, Lubitsch pour le cinéma, Beckenbauer « Kaiser Franz » pour le football, Claudia Schiffer ou Heidi Klum pour la beauté et le charme – liste non limitative... Mon énumération ne commençait pas en 1945, date du grand aveu de culpabilité, alors que tout commence par là, dès lors qu'il est question de l'histoire allemande. Nous qui occupons en Europe une position aussi centrale que précaire sommes désormais obligés de faire attention au page...

Je me souviens de ma jeunesse, les yeux tournés vers Memphis et Frisco, au rythme des blues américains. Nous balancions en anglais, car c'était « pas cool d'être allemand ».

MATTHIAS MATUSSEK, ancien correspondant du « Spiegel » à New York, Rio de Janeiro et Londres, dirige actuellement le service culturel de ce magazine. Il publie NOUS LES ALLEMANDS, aux Editions Saint-Simon (358 p., 24 €).

Le national-socialisme avait barré notre histoire à la manière d'un verrou, douze années tragiques dominaient le travail des historiens. Tout ce qui précédait relevait de la préhistoire et n'existait que dans la mesure où cela présentait un quelconque rapport avec la catastrophe : l'esprit prussien, l'échec de la révolution de 1848, le wilhelmisme, oui, tout cela

n'était que préparatifs aux années de ténèbres, comme si l'Histoire en personne nous avait prédestinés à commettre un génocide. Personne n'osait envisager que Hitler eût été une erreur de la nature, une sorte de *freak*, et que notre pays aurait tout aussi bien pu connaître une autre variante, moins délirante et plus froide, de la vague de dictatures qui s'était abattue sur le monde à cette époque.

Les mots de lady Antonia à propos de la récente existence de notre nation, doublés d'une allusion à la « grande faute », participaient de cette confusion : quand on n'a pas de profondeur historique, on est fait pour se castagner. Or cet aigreur échange avec cette dame m'a brusquement ouvert les yeux ou plutôt rappelé ce que j'ai toujours su : que la culture allemande existait bien avant qu'une nation allemande n'ait vu le jour.

C'est l'une des raisons majeures pour que l'on prenne plaisir à nous connaître. C'est cela que vit de façon toute naturelle notre jeunesse. Depuis la fin de la guerre, à raison de trente ans par génération, nous en sommes à la troisième, et l'Histoire continue. Aujourd'hui, c'est notre profondeur culturelle qui nous permet d'aller de l'avant. Oui, dans ma jeunesse, c'était « pas cool d'être allemand ». Maintenant, c'est tout le contraire. En voulez-vous la preuve ? Mon fils de 13 ans chante le hip-hop... en allemand !